

2

GONZAGUE 'TRUC' †

PASCAL

Son temps et le nôtre



242



ÉDITIONS

ALBIN MICHEL

GONZAGUE TRUC

PASCAL

Son temps et le nôtre

ÉDITIONS
ALBIN MICHEL

22, rue Huyghens
PARIS



*Droits de traduction, reproduction et adaptation
réservés pour tous pays.*

Copyright 1949, by Editions Albin Michel

DU MÊME AUTEUR

- M. DE NUGBO, PHILOSOPHE. (Perrin.)
D'UNE ORGANISATION INTELLECTUELLE DU PAYS. (Bossard.)
CHARLES MAURRAS ET SON TEMPS. (Bossard.)
CALLICLÈS OU LES NOUVEAUX BARBARES. (Bossard.)
UNE CRISE INTELLECTUELLE : LES JEUNES GENS D'AUJOUR-
D'HUI. (Bossard.)
LA GRACE, ESSAI DE PSYCHOLOGIE RELIGIEUSE. (Alcan.)
LE RETOUR A LA SCOLASTIQUE. (R.N.L.)
Ouvrage couronné par l'Académie Française
TIBÉRIADE, ROMAN. (A. Michel.) *Prix Bordin.*
LE CAS RACINE. (Garnier.)
L'AVENIR DE LA RAISON. (Renaissance du Livre.)
DE L'AMOUR A LA MORT, ROMAN. (Librairie Française.)
ANATOLE FRANCE, L'ARTISTE ET LE PENSEUR. (Garnier.)
Ouvrage couronné par l'Académie Française
LES SACREMENTS. (Alcan.)
PAUL CLAUDEL. (N.R.C.)
NOTRE TEMPS. (Ed. du Siècle.)
JEAN RACINE : L'ŒUVRE, L'ARTISTE, L'HOMME ET LE
TEMPS. (Garnier.) *Ouvrage couronné par l'Académie Française*
APOLOGIE POUR L'ACTION FRANÇAISE. (Bossard.)
L'HOMME AUX TROIS FEMMES, ROMAN. (Ferenczi.)
LES IDÉES VIVENT. (N.R.C.)
QUELQUES PEINTURES DE L'HOMME CONTEMPORAIN. (Spès.)
LE LIVRE DE L'ESPRIT. (Cahiers d'Occident, Librairie de France.)
VIE DE MADAME DE MAINTENON. (N.R.F.)
LES RAISONS PERPÉTUELLES DE CROIRE, APOLOGÉTIQUE D'UN
INCROYANT. (N.R.C.)
ESSAIS SUR L'AMOUR. (La Renaissance du Livre.)

- LE JARDIN DES PLANTES ET LE QUARTIER SAINT-VICTOR.
(Firmin-Didot.)
- LOUIS XIV ET MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE. (Ed. du Siècle.)
- TABLEAU DU XX^e SIÈCLE : LA PENSÉE. (Denoël.)
- TABLEAU DU XX^e SIÈCLE : LES LETTRES. (Denoël.)
- BOSSUET ET LE CLASSICISME RELIGIEUX. (Denoël.)
- INTRODUCTION A LA LECTURE DE RENÉ BOYLESVE. (Le
Divan.)
- CLASSICISME D'HIER ET CLASSIQUES D'AUJOURD'HUI. (Belles-
Lettres.)
- SCÈNES ET TABLEAUX DU RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE ET
DE LA SECONDE RÉPUBLIQUE. (Gautier-Languereau.)
- MADAME DE MONTESPAN. (Colin.)
- FLORENCE ET LES MÉDÉCIS. (Grasset.)
- LA PROVENCE. (de Gigord.)
- ROME ET LES BORGIA. (Grasset.) *Prix Née.*
- HISTOIRE ILLUSTRÉE DE LA FEMME. (Plon.)
- LÉON X ET SON SIÈCLE. (Grasset.)
- SAINTE CATHERINE DE SIENNE. (A. Michel.)
- SAVOIR PENSER. (A. Michel.)
- SAVOIR LIRE. (A. Michel.)
- JULIE DE LESPINASSE. (A. Michel.)
- LA PASSION AMOUREUSE EN FRANCE. (Stock.)
- MADAME COLETTE. (Corréa.)
- MONTAIGNE. (Armes de France.)
- DE J.-P. SARTRE A L. LAVELLE. (Tissot.)
- IMMORALITÉ DE LA MORALE. (Constellations.)
- INCARNATION ET RÉDEMPTION. (Desclée de Brouwer.)
- ÉDUCTIONS DE PRINCES. (Fontenelle.)
- HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. (Vent du Large.)

La Bibliographie de Pascal d'Albert Maire comprend trois volumes et, pour la mettre à jour, il lui en faudrait rajouter au moins un quatrième. Qu'ai-je donc prétendu après tant d'autres, d'une autre compétence ou d'un autre talent?

Tout simplement, alors que l'humanité, par suite d'une erreur d'aiguillage, se trouve à un de ses points les plus critiques, au sein des pires ébranlements, sous la menace d'une dilution ou d'une dissolution totales et au seuil d'une barbarie d'un nouveau genre, montrer quel secours et quel correctif lui apporterait Pascal, et pour cela restituer ce grand homme à son rôle et à sa nature, c'est-à-dire montrer ce que le christianisme a été pour lui et ce qu'il pourrait redevenir pour nous. Toutefois, cette résolution ne fut peut-être qu'un prétexte, et il se pourrait bien que dans ces pages écrites avec une humble ferveur, j'ai voulu surtout retrouver la délectation que j'ai toujours prise à mon auteur et enfin parler de Pascal d'après moi-même. A cette condition Brunetière pensait possible de dire quelque chose de neuf sur un sujet tant de fois traité. Je n'ai pas voulu être neuf. J'ai dit mon impression et j'ai mené ma méditation. Tout ce que je désirerais, c'est que le lecteur suive le même chemin pour son compte et retrouvât dans Pascal ce qu'il souhaiterait pour son espèce en des jours où cette espèce ne sait même pas voir le suprême péril dont elle est menacée.

CHAPITRE I

BIOGRAPHIE PSYCHOLOGIQUE DE PASCAL

- I. *Avant la grande conversion.* — II. *La vie religieuse de Pascal.*
III. *Son caractère.* — IV. *Premier enseignement de Pascal.*

I

Les grands hommes ne s'expliquent au fond que par eux-mêmes et c'est dire qu'ils gardent leur mystère. Le temps, les circonstances, la race, la parenté peuvent bien laisser en eux leur signe ou leurs traces : ils les dépassent et même leur donnent une figure que l'avenir reconnaîtra seul. Aussi doit-on les chercher en eux-mêmes, c'est-à-dire dans leur caractère propre, plus que dans le détail extérieur de leur existence. C'est pourquoi nous ne garderons de la biographie de Pascal — on la retrouvera aisément ailleurs — que ce qui pourra servir à marquer ce caractère.

Il naissait dans une famille de robe, c'est-à-dire en pleine et solide bourgeoisie, le 19 juin 1623. C'était à Clermont où son père était président à la cour des aides. Il perdait sa mère en 1626, et, en 1631, le veuf ayant vendu sa charge, venait s'établir à Paris pour y conduire semblait-il avec plus de loisir et dans un milieu plus favorable l'éducation de son fils. Nous avons sur Pascal deux notices biographiques fondamentales, l'une de sa sœur Gilberte,

l'autre de sa nièce, Marguerite Périer, toutes deux, surtout la seconde, un peu romancées ou tout au moins colorées, mais qui laissent une impression juste. On nous y dit comment l'enfant, empêché d'apprendre les mathématiques, les inventait. L'événement est devenu célèbre. Ce qu'il faut en retenir, c'est cette incroyable précocité qui permettait à cet enfant, à onze ans, d'écrire un traité sur les sons; à peine devenu jeune homme, à dix-huit, un traité sur un point de mathématiques. Le père pouvait s'applaudir et de ce fils et de la façon dont il voyait fructifier ses soins.

Il l'élevait selon les maximes de la plus saine pédagogie. Il ne voulait ni le forcer, ni le presser, et il prévenait des ardeurs trop vives. Il se préoccupait surtout, nous dit Gilberte, de tenir l'élève « au-dessus de son ouvrage », c'est-à-dire de ne rien lui enseigner qu'il ne pût comprendre et déjà dominer. C'est pourquoi il ne le mettait au latin qu'à douze ans. En attendant il le formait pour la conversation, toujours lui découvrant la raison des choses, des phénomènes de la nature comme des inventions des hommes, et lui apprenant une grammaire fondée non sur la mémoire mais sur le jugement. On peut imaginer ce que put être un tel enseignement pour un esprit qui devait devenir un des plus puissants et des mieux organisés.

Il était lui-même, Etienne Pascal, plein de sagesse et de science. On peut voir en lui un de ces « curieux » qui connut ce commencement de siècle, tout occupés de nouveautés de sciences et recherchant ceux avec qui ils pourraient s'en entretenir. Il rassemblait ainsi dans sa maison une petite société où fréquentaient Mersenne, Gassendi, Roberval, Desargues, d'autres savants, et où l'on a pu voir le berceau de l'Académie des sciences.

Il ne manquait ni de caractère, ni de finesse d'esprit et on rencontre chez lui plusieurs traits qui se retrouveront, avec quel autre relief! chez Blaise. A propos de rentes sur l'Hôtel de Ville, il se laissait entraîner à une petite mutinerie bourgeoise qui mécontentait fort Richelieu, et l'obligeait un temps à se cacher; il rentrait en

grâce par l'intervention de sa petite Jacqueline, charmant à une réunion le terrible cardinal par sa façon de dire les vers. Lors d'une polémique assez poussée que son fils menait contre le Père Noël à propos des expériences du Puy-de-Dôme, il écrivait à ce jésuite injurieux et le remettait fort bien à sa place. Quelle gloire, lui disait-il, « un homme d'honneur peut-il prétendre de l'art d'invectiver qui, de soi-même, n'est rien qu'une pure faiblesse, et tellement naturelle à l'homme que tant s'en faut qu'il ait besoin d'étude pour y devenir docte, il lui en faut, au contraire pour y devenir ignorant... »

Il semble qu'un génie tel que celui de Pascal n'ait pas dû avoir besoin, même d'une telle influence pour s'élever. Elle ne laissa pas pourtant de s'exercer sur lui et il en reçut une formation qui rassemblait et affermissait ses dispositions naturelles. Il devait à cette éducation d'être préservé, de ne pas tâtonner à la recherche d'une bonne méthode, d'être maintenu dans une morale exacte et la juste considération de la valeur des choses, d'échapper au désordre et à la frivolité. Aussi gardait-il le culte de cette autorité ferme, douce, et si compréhensive.

« Ces instructions, dit Etienne Périer dans sa préface des *Pensées*, qui lui étaient souvent réitérées par un père pour qui il avait une très grande estime, et en qui il voyait une grande science accompagnée d'un raisonnement fort et puissant faisaient tant d'impression sur son esprit que, quelques discours qu'il entendit faire aux libertins, il n'en était nullement ému; et quoiqu'il fût fort jeune, il les regardait comme des gens qui étaient dans ce faux principe, que la raison humaine est au-dessus de toute chose et qui ne connaissent pas la nature de la foi... »

Adolescent encore, son *Essai pour les coniques* l'avait rendu célèbre et il parlait d'égal à égal, sinon en supérieur, parmi la docte compagnie où il se trouvait introduit. Un événement sinon décisif du moins annonciateur vint donner un nouveau tour à sa vie intellectuelle et morale. En 1639, il suivait sa famille à Rouen où son père était nommé intendant du roi. Un accident qui arrivait en 1646

à Etienne Pascal — il se démettait la cuisse — l'amenait avec les siens à faire connaissance avec deux gentilshommes MM. Deslandes et de la Bouteillerie, tous deux disciples du curé de Rouville, Guillebert. Ce curé Guillebert était lui-même disciple de Saint-Cyran et par là, une première fois, Port-Royal, par la doctrine, touche Pascal.

Jusque-là le jeune homme s'était abandonné à son ardeur scientifique, avait continué de s'illustrer par des inventions comme sa machine arithmétique, ou ses expériences sur la pression atmosphérique. A ce coup, il est touché d'une autre lumière, et devant celle-là toutes les autres pâliront. Certes, il avait été élevé en chrétien et sa foi, ni ne faisait doute, ni ne lui permettait le doute. Elle devient active; ce croyant connaît que sa croyance n'est ni une simple discipline, ni une promesse de vie future, mais que, puisqu'elle lui marque la présence de Dieu, elle réclame tout pour Dieu.

La famille entière est entraînée; dès lors s'établit autour de Pascal une atmosphère religieuse hors de laquelle il ne respirera plus. Rien de plus significatif à cet égard, comme les fragments de correspondance qui nous ont été conservés. Ce sont de véritables méditations pieuses, parfois avec leurs références scripturaires; on a l'impression d'une petite société d'encouragement et de secours mutuel en vue du salut. Pascal et Jacqueline, son autre sœur, en 1648, écrivent des lettres collectives à Gilberte, devenue Mme Périer, et sur quels sujets! Ils lui demandent son avis sur un écrit de Saint-Cyran : *De la vocation*. Ils se réjouissent qu'outre le lien de la nature Dieu ait encore mis entre eux celui de la grâce; ils lui rappellent que « les choses corporelles et terrestres », ne sont pas seulement la peine de nos péchés, mais encore l'occasion d'en faire de nouveaux et la peine des premiers ». « De sorte, ajoutent-ils, que nous devons nous considérer comme des criminels dans une prison toute remplie des images de leur libérateur et des instructions nécessaires pour sortir de la servitude... » Plus loin, parlant d'une suite indispensable dans « l'infusion de la grâce » : « Dans cette nécessité il est aisé de voir

qu'il faut continuellement faire de nouveaux efforts pour acquérir cette nouveauté continuelle d'esprit, puisqu'on ne peut conserver la grâce ancienne que par l'acquisition d'une nouvelle grâce, et qu'autrement on perdra celle qu'on pensera retenir, comme ceux qui, voulant renfermer la lumière, n'enferment que des ténèbres. »

Tel est le ton et telle est la matière. Tout s'y marque déjà : la promptitude à la réception, la force de l'expression, l'approfondissement immédiat et sûr d'une doctrine dont on vient à peine de découvrir les premiers traits. A cette autre discipline, Pascal applique aussitôt et les facultés et la passion qu'il déployait dans ses exercices scientifiques; il s'avancera avec la même fougue à la conquête de Dieu qu'à celle des secrets de la nature.

Il rayonne et il fait rayonner. Il n'a pas besoin de pousser bien fort Jacqueline qui, elle aussi, trouve là sa voie et forme le projet qu'elle différera mais dont elle ne se laissera pas détourner, de se consacrer à Dieu tout entière. Il entraîne son père qui semble avoir présenté quelque résistance. Nous venons de voir comment il presse Gilberte, et par elle il atteint son mari, quand il ne s'adresse pas à lui directement. Il se constitue ainsi une sorte de cellule port-royaliste avant l'action propre et formelle de Port-Royal. Tout ce monde vit dans le siècle un peu comme dans le cloître. Nous aurons un Florin Périer, plus particulièrement austère et pénitent qui revêtira une ceinture de fer avec pointes, et mettra des ais dans son lit pour s'y coucher moins moelleusement. Voilà le monde domestique de Pascal.

Il étend au delà son zèle de néophyte, et c'est ici que se place l'épisode de Saint-Ange. Ce Saint-Ange était un théologien philosophe, dans le genre semble-t-il du Raymond Sebon de Montaigne, qui prétendait lui aussi accorder la foi et la raison, comme le témoignait le titre même d'un petit livre par lui composé sur *l'Alliance de la foi et du raisonnement*. Il exprimait une opinion parfaitement orthodoxe quand il soutenait « qu'il n'y a aucune religion plus conforme au raisonnement que la romaine », mais

il tenait, paraît-il, d'autres propos. Il disait aussi que Jésus-Christ et la Vierge étaient d'une autre espèce que la nôtre, que celle-ci, Marie, était faite non de la substance de choses père et mère, mais « d'une nature nouvellement créée ». Du moins ce sont les propositions que Pascal et deux de ses amis, du Mesnil et Auzout, tiraient de deux conversations qu'ils avaient eues avec lui. Ils les dénonçaient à l'autorité ecclésiastique, représentée dans l'espèce par l'archevêque de Rouen, de Harlay qui d'abord ne semblait réagir que mollement¹. Ils insistaient, et avec une telle vigueur qu'on accusait Pascal de vouloir faire brûler Saint-Ange. Celui-ci d'ailleurs protestait contre la lettre des paroles qu'on lui prêtait. Enfin, les accusateurs tiraient de l'archevêque un mandement où étaient stigmatisées les « fins de siècles corrompues de schisme et d'hérésie, la démangeaison d'inventer des nouveautés ». On déplaçait Saint-Ange qui devait finir curé de Sartrouville, après d'autres tribulations.

On s'est récrié sur cette attitude de Pascal qui poussa le zèle jusqu'à une sorte de férocité; on a oublié que nous regardions de nos yeux, habitués à d'autres perspectives, des choses très lointaines, et on n'a pas assez pris garde aux intentions comme à la qualité des personnages. Si Pascal apporte à la polémique une verdeur que nous lui retrouverons, et combien accrue, c'est qu'il sait où elle mène et les intérêts qu'elle engage. Cette religion où il vient de pénétrer plus à fond et de s'engager payant de sa personne, de la discipline ou des austérités qu'il s'impose, il en connaît la force et aussi les délicatesses. Il voit les menaces qui l'entourent, les dangers que lui font courir la frivolité ou la fantaisie. Aussi traite-t-il l'hérétique, même s'il se prononce trop vite sur l'hérésie, en ennemi personnel. Ce qu'il faut dire à sa décharge, c'est qu'il agit tout à fait désintéressé, que son ardeur contre l'ennemi ne s'accompagne d'aucune animosité particulière, qu'il lutte enfin en soldat, et, ce soldat, il le sera toujours, bien qu'il doive nous présenter d'autres aspects.

Cet incident minime de sa vie nous permet un autre

regard sur son esprit. On s'est étonné de lui voir combattre un Saint-Ange. De quoi l'accuse-t-il, et que fait-il d'autre? Saint-Ange veut prouver que la raison, loin de contredire la foi, la sert au besoin. Mais lui-même n'a-t-il pas écrit qu'il est possible « suivant les principes mêmes du sens commun » de « démontrer beaucoup de choses que les adversaires lui disent être contraires », et que « le raisonnement bien conduit porte à les croire quoiqu'il faille les croire sans l'aide du raisonnement² »? Prenons garde toutefois à ces derniers mots, gros de conséquences : *qu'il faille les croire sans l'aide du raisonnement*. Pascal ici réserve les droits de la foi, ce que les apologistes rationalistes, dans leur zèle naïf ne font pas. Un Raymond Sebon, un Saint-Ange, non seulement visent à restreindre autant qu'il se peut la part du mystère dans leur explication des dogmes, et semblent désireux de le supprimer tout à fait. Pascal déjà a une autre vue des possibilités ou des obligations humaines, et un autre sens de l'exercice et des limites de l'esprit. Il sait que la raison ne saisira jamais qu'une partie minime de l'être et que le principal, l'essence de l'être, ne sera jamais touché que par la foi, c'est-à-dire par la charité, par l'amour. Il remet ainsi Dieu et l'homme à leur place, dans leur séparation et dans leur union. Ce sera un point capital de son attitude religieuse. Nous le voyons marqué dès cette première colère.

Nous devons passer, pourtant, par cette période de détachement du ciel et d'attachement à la terre, cette période « mondaine » ou même de « dissipation » de la vie de Pascal qui fut très épisodique et dont il semble bien qu'on ait voulu tirer beaucoup plus qu'elle n'a contenu. L'occasion, d'après Gilberte et Marguerite, en fut dans la santé d'un jeune homme épuisé par les recherches et les ardeurs de l'esprit. Et nous voici à cette question de la maladie, des maladies de Pascal qu'il faut d'abord examiner, qui a son importance, et dont il faut se garder d'interpréter indistinctement les données.

Elle a été doctement et sobrement traitée par M. Ro-

bert de Sinéty dans un fascicule des *Archives de Philosophie*³. Ce praticien parle d'abord des affections curieuses qui ont frappé l'enfant, et dont les mémoires familiaux nous ont fourni une relation trop pittoresque, ces convulsions, cette langueur, ces quelques heures de léthargie, où il faut peut-être voir tout simplement le carreau. Notons encore un trait propre à faire tressaillir de joie nos psychanalistes : l'horreur qu'avait le petit enfant à voir son père et sa mère ensemble autour de son berceau : le « complexe d'Œdipe » chez Pascal, quelle aubaine ! Nous n'en tirerons rien.

Nous ne nous attacherons pas davantage, pour trancher tout de suite cette autre question, à ce fameux accident du pont de Neuilly qui aurait, en 1654, déterminé la grande conversion de Pascal, d'abord parce qu'il n'est pas sûr que cet accident soit arrivé, puis parce que, s'il est arrivé, nous devons en réduire la portée à un simple fait divers et le débarrasser des circonstances légendaires qui seules lui donnaient quelque intérêt. La relation qui nous en reste, en effet, si elle se réfère, bien qu'indirectement, à une autorité impressionnante, celle de Mme Périer, parle d'une voiture qui verse, et ajoute seulement : « Ce qui fit prendre la résolution à M. Pascal de rompre ses promenades et de vivre dans une entière solitude. » Il n'est point parlé de ces hallucinations postérieures, de cet « abîme entr'ouvert », dont Voltaire a trop bien profité pour conclure à un dérangement d'esprit. Nous laisserons aussi les exégètes rationalistes, parce que Pascal écrivait le mot *Feu*, après sa nuit d'illumination, décider s'il voyait du feu. Non, l'auteur des *Provinciales*, des *Pensées*, même du « mystère de Jésus » n'était pas fou.

A dix-huit ans, et jusque-là d'une santé précaire, s'il est resté indemne de maux précis, il est atteint d'une crise déterminée, douleurs de tête et d'entrailles, paralysie des membres inférieurs où le docteur de Sinéty découvre les effets d'une « dysphagie des plus pénibles ». Il doit marcher un temps avec des potences, et pour toujours « valé-

tidunaire ». A la vérité, sa vie physique devient un véritable martyr qu'il supporte stoïquement. Il lui faut subir surtout de violentes migraines que le docteur Onfray a curieusement étudiées — il les caractérise et ce seraient des migraines « ophtalmiques » — et il nous étonne que le docteur de Sinéty n'ait pas tenu compte de la contribution de cet autre praticien. Quant aux maux de dents, nous les connaissons par la façon dont le patient, disait-il au duc de Roannez les guérissait ou tentait de les guérir, s'absorbant dans la solution de quelque dur problème de géométrie.

Diverses hypothèses ont été présentées touchant la dernière maladie de Pascal. On a accusé les médecins de l'avoir tué par leurs remèdes, on a cru à une intoxication due à l'antimoine, on a parlé d'un empoisonnement moins criminel par la vaisselle d'étain, à cause du plomb qu'elle contenait, on a diagnostiqué un « ramollissement cérébral consécutif à de la neurasthénie aiguë, ou une « encéphalite léthargique d'origine tuberculeuse ». Le docteur de Sinéty, à son tour, émet son hypothèse et l'appuie de raisons impressionnantes; il s'agirait « d'un cancer primitivement développé dans l'appareil digestif, et ayant donné par métastase un néoplasme encéphalique... »

Ce qui nous intéresse dans ces maladies, c'est le malade. Pascal a été atteint dans son corps de la façon la plus vive et la plus propre à toucher son économie intellectuelle et morale. La façon dont il a réagi montre ce qu'il était. Il a mené, toujours avec une pareille ardeur et un pareil génie, une pareille patience, les jeux de l'esprit dans les conditions les plus défavorables au jeu de l'esprit; il a exercé son âme dans l'épreuve du corps, il a tiré des raisons d'espérer de la condition la plus désespérante. Une nature plus ordinaire aurait été brisée ou tout au moins aigrie par ces souffrances ou ces déficiences continuelles, et l'exaspération nerveuse serait peut-être venue à bout des nerfs ou les aurait troublés profondément. Celle-ci, non seulement résista mais grandit.

Pour bien savoir ce que la maladie a fait de Pascal, il

faut relire et méditer sa belle et sombre *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*. Il y apparaît tel qu'il se veut, uniquement chrétien. Dans une vue grandiose, il pose d'abord ce Dieu immuable devant l'homme à l'infini mouvant, dans les mutations les plus capricieuses; il accepte la maladie, puisque dans la santé il n'a pas rempli son rôle et que la correction doit le redresser; il reçoit en lui la destruction du monde, puisque c'est la destruction des faux biens et qu'elle le restitue aux véritables. A qui s'adressera-t-il? « Tout ce qui n'est pas Dieu, s'écrie-t-il, ne peut remplir mon attente... » Et nous l'avons là déjà tout entier. Il lui demande, à ce Dieu, de l'éclairer en le frappant, et en somme de lui faire aimer ses maux en le persuadant de leur excellence. « Afin, ajoute-t-il encore, « que je vive en chrétien. » Et que, pour cela, il ait toujours sous les yeux l'image, l'exemple, et l'idée de la mission divine de Jésus-Christ : « Ne permettez pas que je sois dans un tel éloignement de vous, que je puisse considérer votre âme triste jusqu'à la mort, et votre corps abattu par la mort pour mes propres péchés, sans me réjouir de souffrir et dans mon corps et dans mon âme. » Que rien ne soit plus à lui et ne lui serve de rien, proprement : « Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort, mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort pour votre gloire, pour mon salut, et pour l'utilité de l'Eglise et de vos saints... »

C'est un lieu commun de morale chrétienne que la maladie, comme tout ce qui nous afflige, est une épreuve envoyée par Dieu et que nous nous perfectionnons ou pouvons nous perfectionner par la souffrance. Mais les saints savent relever la maxime par leur exemple, et elle prend ici, par la méditation d'un esprit génial et d'un cœur touché, un renouvellement qui lui rend toute sa fraîcheur. Nous sentons bien, plus encore que nous ne les comprenons, dans ces pages sévères et ardentes, ce renversement, cette restitution des valeurs dont nous parlons toujours sans bien entrer dans ce que nous disons, et cette

nécessité de mettre le ciel à la place de la terre. Si Dieu est, tout est mal qui nous écarte de Dieu et tout est pour Dieu. Tel est déjà ici l'enseignement de Pascal; il ne déviera pas de cette ligne.

Après cette sorte d'apologie de la maladie, il ne restait qu'à écrire celle de la mort; et c'est ce que Pascal faisait dans cette lettre sur la mort de son père qui a si fort étonné des lecteurs superficiels. Il l'écrivait à sa sœur et à son beau-frère et, il est vrai, que c'est bien là moins une lettre de consolation qu'une méditation philosophique et religieuse. Mais il nous faudra de nouveau prendre garde au ton et à ce qui se cachera sous les raisons.

L'idée qui s'y voit est nette et d'une effrayante clarté. La mort n'est pas naturelle à l'homme; oui, il pourrait ne pas mourir; Adam, dans son origine et par destination était immortel. La mort a bien été introduite avec le péché; elle est le fruit du péché; inconcevable et comme monstrueuse pour cet Adam et propre à lui inspirer une juste horreur, parce qu'elle allait contre la nature et contre sa nature, elle apparaît pour nous non seulement nécessaire, mais bienfaisante. Elle est réparation et elle est rédemption; elle nous frappe et nous absout. Elle consomme l'œuvre restauratrice de Jésus-Christ; elle nous délivre de ce corps de mort dont parle l'apôtre, elle nous arrache aux biens périssables pour nous rendre aux biens éternels. N'est-ce donc point aberration que de la craindre et de la déplorer?

De là découlent, pour la considération comme pour la conduite de la vie, de graves conséquences. Il convient de la regarder, cette vie, comme un sacrifice dont le sacrifice de Jésus-Christ marque le terme et offre le modèle; il importe « que les accidents de la vie ne fassent d'impression dans l'esprit des chrétiens qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice ». Et la mort n'en est-elle pas l'accomplissement dernier? Ainsi, tout prend un nouveau jour sous ce jour, ainsi nous vient une suprême consolation. Le corps lui-même profite à ce coup qui semble le détruire : il « meurt à sa vie mortelle; au

jugement, il ressuscitera à une nouvelle vie ». Le tout est de ne voir la mort qu' « en Jésus-Christ, et non pas sans Jésus-Christ. Sans Jésus-Christ elle est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la nature. En Jésus-Christ elle est tout autre; elle est aimable, sainte et la joie du fidèle... ».

Telles sont quelques-unes des hautes réflexions que Pascal propose à sa sœur et à son beau-frère dans leur malheur commun. N'y craignez pas toutefois, malgré ces thèmes, un développement abstrait et aride. C'est bien là une méditation, et une méditation chrétienne : elle ne se borne pas à la pure spéculation de l'esprit; elle s'enracine dans le cœur, elle part et se soutient d'une émotion voilée, d'une double émotion, celle du fils, celle du fidèle, celle du fils qui n'oublie pas qu'il parle devant le cercueil de son père, celle du fidèle qui espère fermement que ce père lui sera rendu dans la vie qui ne finira point. Tout Pascal encore dans cette passion de la foi qui lui en fait déduire avec cette rigueur, et avec cette chaleur, les conséquences, dans cette autre émotion qui le porte vers ceux qui demeurent avec lui dans la voie et qu'il s'efforce de ne pas laisser paraître. Car le sentiment humain n'est pas exclu de cette construction théologique; il y vibre même, dans un ton contenu en des lignes singulièrement révélatrices du cœur :

« Je prie Dieu de former et maintenir en nous ces sentiments et de continuer ceux qu'il me semble qu'il me donne, d'avoir pour vous et pour ma sœur plus de tendresse que jamais; car il me semble que l'amour que nous avons pour mon père ne doit pas être perdu, et que nous en devons faire une réfusion sur nous-mêmes; et que nous devons principalement hériter de l'affection qu'il nous portait, pour nous aimer encore plus cordialement s'il est possible. »

On date la *Prière* tantôt des environs de 1648, tantôt de 1654 et la lettre a été écrite le 17 octobre 1651, moins d'un mois après la mort de Pascal, le père. On voit dans

ces pièces, et il suffirait de cette dernière si l'autre devait être postdatée, l'état d'esprit de Blaise pour ce qui touche à sa religion et à quel point il semble imprégné de sa croyance. Comment expliquer, pour le temps qui va suivre, un relâchement et un abandon au monde si peu compatibles avec de telles paroles? C'est que cet abandon n'a pas eu, peut-être, toute la portée ou le caractère qu'on lui donne pour le piquant d'un facile contraste, qu'il n'a nullement démenti les ferveurs anciennes, que la foi y a été en sommeil plus qu'ensevelie, enfin que Pascal est resté Pascal dans cette dissipation de Pascal.

On étend cette crise de quelques mois à quelques années et il faut simplement entendre par là qu'elle a eu son prélude, ses intermittences et son point vif. Pascal séjournait à Paris pendant que son père était encore à Rouen. Etienne Pascal revenait en 1648 dans la capitale pour retourner à Clermont et mourir trois ans plus tard après une année de séjour. Et voici comment Marguerite Périer marque le temps d'égarement de son oncle. « Au commencement, cela était modéré, mais enfin il se livra tout entier à la vanité, à l'inutilité, au plaisir et à l'amusement... ». Puis : « La mort de monsieur son père ne lui donna que plus de facilités et de moyens pour continuer ce train de vie... » Et il aurait été sur le point, au moment où une divine main l'arrêta, « de prendre des engagements avec le monde, de se marier, d'acheter une charge... » Nous sourions, se marier, acheter une charge ne marque pas le terme d'un tel dérèglement de mœurs, et nous n'osons penser que la bonne Marguerite, sous ces mots de « vanité », d'« inutilité », d'« amusement », conçoive des choses si terribles. D'ailleurs un mot de Gilberte, un mot sérieux nous rassure. « Par la miséricorde de Dieu, écrit-elle de son frère, il s'est toujours exempté des vices... ». Non, nous ne croyons pas que ce passage de Pascal dans le monde doive tant nous exciter.

Ce n'est pas tout à fait l'avis de M. E. Chamaillard. M. Chamaillard a écrit un *Pascal mondain et amoureux* et il a voulu que le contenu de son livre répondît au titre.

Avec des vues justes, des propos piquants et des renseignements curieux, cela n'a pas laissé de l'amener à quelques excès. Il a usé d'abord, d'un procédé ingénieux mais abusif. Il a figuré une société mondaine, d'ailleurs d'une figure exacte, et un portrait idéal, pareillement fidèle, du mondain. Et, parce qu'on nous dit que Pascal fut mondain, il l'a mêlé à l'une et l'a fait sur le modèle de l'autre. C'est ainsi que nous avons un Pascal jeune et beau, cavalier, habitué des salons, plein d'une fougue qui n'est plus celle du prosélytisme religieux, agréable, joyeux et même hilare. Nous nous récrions à ce coup, et, s'il y a dans tout cela une âme de vérité, la peinture, par le ton, nous paraît un peu trop vigoureusement enluminée.

Nous accordons bien volontiers que Pascal ne fut désagréable ni d'aspect, ni de commerce et qu'on le vit même à la mode puisqu'il fut célèbre et qu'on le mit dans les gazettes. Mais nous trouvons une première mise au point bien significative dans un texte que M. Chamaillard cite lui-même et qui est un passage de Méré dans son *Discours de l'Esprit*.

« Je fis un voyage, écrit-il, avec le D.D.R. (*le duc de Roannez*)... Le D.P.R. a l'esprit mathématique, et, pour ne pas s'ennuyer sur le chemin, il avait fait provision d'un homme d'entre deux âges qui n'était alors que fort peu connu mais qui depuis a bien fait parler de lui. C'est un grand mathématicien qui ne savait que cela. Ces sciences ne donnent pas les agréments du monde et cet homme qui n'avait ni goût ni sentiment ne laissait pas de se mêler en tout ce que nous disions, mais il nous surprenait presque toujours, et nous faisait souvent rire. Il admirait l'esprit et l'éloquence de M. du Vair, et nous rapportait les bons mots du lieutenant criminel d'O; nous ne pensions à rien moins qu'à le désabuser : cependant nous lui parlions de bonne foi. Deux ou trois jours s'étant écoulés de la sorte, il eut quelque défiance de ses sentiments, et ne faisant plus qu'écouter ou interroger, pour s'éclaircir sur les sujets qui se présentaient, il avait des tablettes qu'il sortait de temps en temps où il mettait quelque observation. Cela fut

bien remarquable, qu'avant que nous fussions arrivés à P., il ne disait presque rien qui ne fût bon et que nous n'eussions voulu dire... Aussi, pour dire le vrai, la joie qu'il nous témoignait d'avoir pris un tout autre esprit, était si visible, que je ne crois pas qu'on en puisse sentir une plus grande; il nous la faisait connaître d'une manière enveloppée et mystérieuse. »

Ce converti d'un nouveau genre avoue que cette autre conversion, en remercie chaudement ceux qui viennent de l'opérer. « Depuis ce voyage, ajoute Méré, il ne songea plus aux mathématiques qui l'avaient toujours occupé et ce fut là comme son abjuration. »

Méré se flatte et romance. Il n'eut sans doute pas raison comme il se le figure d'un esprit qui dépassait le sien. Mais comme cette attitude de Pascal — car c'est indéniablement de lui qu'il s'agit — est intéressante! On nous dira qu'on nous le présente là comme un apprenti mondain seulement, mais que nous reconnaissons en lui des traits tenant à sa nature et qui ne s'en sépareront point! Il s'informe, il réfléchit, il prend des notes. Accordons qu'il se soit formé, qu'il soit devenu cet élégant en toutes manières, de l'esprit et des mœurs, que Méré pense avoir initié, voyons-le dans ce carrosse et dans la familiarité du duc de Roannez, dans les salons de Mmes de Sablé, d'Aiguillon ou du Plessis, dans la compagnie plus dangereuse de Saint-Pavin ou de des Barreaux; il nous semble toujours plus observateur que participant; nous nous demandons si, même au plein de sa maîtrise mondaine, il n'est pas poussé par le souci secret de s'instruire, si cette expérience qu'il fait là n'est pas surtout pour lui une expérience.

Quand on parle de « désordres » dans une vie, on songe d'abord aux désordres d'amour. Pascal a-t-il été amoureux? On a tranché là-dessus aussi et sans la prudence que devrait imposer une matière si délicate. On a répondu par raison démonstrative et par les faits, on a cité des noms. On a dit que Pascal mondain et l'amour entrant dans sa mondanité, il n'avait pas dû chercher à s'y dérober; on a rappelé, d'après le grave témoignage de Fléchier, qu'il

avait été à Clermont assidu auprès d'une belle savante; on a prétendu qu'il aurait été question d'un mariage — trop disproportionné pour la condition — entre lui et la sœur du duc de Roannez; d'autres même sont allés jusqu'à dire qu'il s'était converti par désespoir d'amour.

Laissons ces vaines hypothèses ou ces rêveries, laissons pareillement les calomnies d'adversaires qui ont voulu faire un débauché de l'homme le plus éloigné d'un excès de ce genre. Nous avons mieux sur Pascal et l'amour, nous avons le *Discours sur les passions de l'amour*.

Nous savons ce qu'on a dit de l'authenticité de ces courtes pages, parues en 1843, et seulement d'après une copie qui n'était pas de la main de l'auteur présumé. Nous y reconnaissons Pascal — et c'est pour nous l'argument principal — à l'accent comme au vocabulaire et à la doctrine: il débute par ces mots: « L'homme est né pour penser » — et par ce tour: « Mais les pensées pures, qui le rendraient heureux, s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent... » Ce qui nous ferait un peu hésiter sur la forme et la nature de l'écrit — comme sur son occasion ou son origine — c'est le décousu où il se présente; on dirait une suite de maximes ou de réflexions plus juxtaposées que suivies. Elles vont au fond de la matière.

Elles se tiennent aux limites terrestres de l'homme puisqu'elles les marquent entre l'ambition et l'amour. Elles discernent bien en celui-ci son essence et sa portée; elles en disent les raisons et les effets et nous n'avons qu'à relever au passage quelques-uns de ces traits qui vont si loin: « Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs... »; « l'homme n'aime pas à demeurer avec soi; cependant il aime, il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer... »; « à force de parler d'amour on devient amoureux... C'est la passion la plus naturelle à l'homme »; ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime: l'esprit est plein; il n'y a plus

de place pour le soin ni pour l'inquiétude. » Enfin ce passage éminemment pascalien :

« L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour, et on les a opposés sans un bon fondement, car l'amour et la raison n'est qu'une même chose. C'est une précipitation de pensées qui se porte d'un côté sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison... »

Sentons jusqu'où porte la modération des termes. Nous sommes à une époque où la discrétion de la parole sait rendre toute la force de la pensée. Notre romantisme lamentera sur un autre ton la force de la passion et sa fatalité : il n'en marquera pas mieux le caractère. Pascal lui-même ira plus loin et montrera jusqu'où il a pénétré cette substance amère. Il aura dans une pensée de ses *Pensées* ce mot : « Nature et effets de l'amour : la cause en est un *je ne sais quoi*, et les effets en sont effroyables... », et cet autre, un des plus terribles qu'il ait écrits sur l'homme et sa misère : « Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, et dominant sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leur douceur, *ce qui est une domination plus terrible et plus impérieuse* ⁴. »

Il sait ce dont il parle : où l'a-t-il appris? A-t-il été touché par le dieu? c'est possible. Dans quelle mesure? Comment le dire? Mais est-ce tellement important pour nous, de le savoir? Il n'est pas toujours besoin d'une science d'expérience sur ce sujet. Des moralistes et des théologiens ont parlé de l'amour sans l'avoir subi avec une pertinence merveilleuse; un saint Thomas, miraculeusement préservé dès l'adolescence de l'aiguillon de la chair, traite des « diverses parties de la luxure » en termes propres à étonner les plus vieux routiers, et les plus peccamineux. Nous ne pensons pas que ce fut le cas de Pascal, et nous ne nions pas qu'il ait aimé. Mais ce qui nous importe, dans cette conception qu'il eût de l'amour, c'est la part qu'y prirent son esprit et sa sensibilité. Là aussi joua l'intelligence la plus déliée, la plus pénétrante, là aussi nous voyons un

cœur prêt à vibrer aux nuances les plus fines de l'émotion.

Quelque chose nous préoccupe autrement que la question d'authenticité dans le *Discours sur les passions de l'amour*, et c'est son caractère profane, l'absence de toute préoccupation religieuse. On a vu dans la lettre sur la mort de Pascal le père, que Dieu y était uniquement présent; ici plus un regard vers le ciel. L'occasion était pourtant belle d'opposer à la déception des amours humaines la seule fécondité de l'amour divin. Comment une telle et si sombre ferveur a-t-elle pu passer en si peu de temps et sans que s'en marque là le moindre souvenir? Serait-ce que dans l'incertitude de l'époque où l'écrivit a pu être composé — ou arrangé — nous le datons mal, qu'il faille le croire antérieur à la première conversion même et y voir l'exercice d'une jeunesse encore ici étonnamment divinatrice ou précoce? Cela semble peu vraisemblable et l'on reste tenté de placer plutôt des réflexions si poussées sur la passion à l'âge des passions. Peut-être ne faut-il pas chercher d'autre explication au mystère que ce « si grand abandonnement de Dieu » dont parle Jacqueline Pascal, où s'amorçait du reste un rapprochement foudroyant. Nous supposons enfin Dieu muet dans cette âme et Pascal n'en parlant plus, non qu'il oubliât mais sachant qu'il est des souvenirs qu'on doit taire aux heures où on ne s'en montre plus digne.

Connut-il alors un temps de véritable doute? On l'a voulu et nous persistons à ne pas le croire. Nous le verrons, dans les *Pensées*, poser le pyrrhonisme comme une hypothèse propre à faire éclater la vérité contraire, et cependant répéter le nom de Mitton. On sait de ce Mitton, qui ne semble guère mériter un tel honneur, que ce fut un personnage de propos forts libres, compromis en des excès assez graves avant de devenir conseiller d'Etat, athée, et qui mourut impénitent. Ce serait lui qui aurait dit qu'il croyait en Dieu, mais en ajoutant tout bas : « sous bénéfice d'inventaire... » Il était de ce groupe de « libertins » que fréquentait Pascal, et on oublie trop que, les fré-

quantant, il apprenait déjà à les combattre. Et tel faut-il le trouver ici encore : ces hommes l'attirent, rien ne dit qu'ils le séduisent. Ils lui présentent l'exemple d'une façon de penser qui est loin d'être la sienne et où il peut constater surtout les effets d'une certaine déficience. Il les examinera curieusement, aux jours de leur amitié, plutôt qu'il ne les suivra. Il ne trouvera, dans l'obstacle qu'ils semblent lui présenter, qu'une occasion de continuer sa route.

Et tel nous semble bien le caractère d'ensemble de cette période « mondaine » de la vie de Pascal. Elle a été encore élaboration, préparation. Elle n'a pas été le simple égarement momentané d'un jeune homme ou ceci n'en présente que la figure extérieure et commune. Ce jeune homme, dans les plaisirs, n'oubliait rien de son génie et sa destinée, sa destinée spirituelle, s'y préparait pendant qu'elle semblait si fort compromise. Les fins temporelles ne l'entraînaient point et un prompt dégoût suivait une séduction qui n'avait pas dû aller bien loin. Même là, même alors, Pascal est toujours Pascal, est déjà Pascal.

II

On connaît l'éblouissante page par où s'ouvre sa nouvelle vie : « L'an de grâce 1654 — lundi 23 novembre jour de saint Clément, pape et martyr... Depuis environ dix heures et demie du soir jusqu'aux environs de minuit et demie — feu... »

Suivent les références divines : « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob... Dieu de Jésus-Christ... » suivent les exultations, suivent les engagements définitifs : « Oubli du monde et de tout, hormis Dieu... Joie, joie, pleurs de joie... Réconciliation totale et douce... Eternellement en joie, pour un jour d'exercice sur la terre... »

C'est là la réception et le don, la cédule conventuelle. Pascal la coud dans son habit et l'y porte jusqu'à sa mort. Il y sera minutieusement fidèle. Il ne sortira plus de l'homme renouvelé.

C'est bien là ce que nous appelons avec lourdeur un

« phénomène » mystique, une « vision » peut-être, en conservant au mot son sens théologique, à coup sûr une illumination : « Dieu sensible au cœur », dira encore Pascal. Dieu vient d'être sensible à tout son être. Et de s'y marquer à jamais.

Pascal ne se manifestera pas toujours à nous par des traits de feu ou de ce feu; toutes ses heures ne seront pas cette minute exceptionnelle. Il devra agir au dehors pour garder son pacte et soutenir son Dieu, combattre, employer le secours du raisonnement. Au dedans et dans sa prière, il aura un autre abandon, une autre effusion. Il retrouvera Jésus, il écrira pour son usage ces autres pages brûlantes du *Mystère de Jésus*. Retenons-en aussi quelques formules :

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde; il ne faut pas dormir pendant ce temps-là... Jésus s'arrache d'avec ses disciples pour entrer dans l'agonie; il faut s'arracher de ses plus proches et de ses plus intimes pour l'aimer... Console-toi : tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé. Je pensais à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi... Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon humanité, sans que tu me donnes des larmes... Je t'aime plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures⁵⁻⁶... »

Nous nous excusons de ressortir ces textes fatigués. Mais il faut tâcher d'oublier qu'on les sait par cœur, se les rendre nouveaux et même difficiles, pour en retrouver toute la couleur, toute la saveur, toute la portée. Ils sont la voix d'une âme frémissante, toute divinement possédée, renfermant tout dans son Dieu. Et à Dieu, elle accède par la voie révélée, par cette forme sensible que la divinité a prise sur la terre : Jésus-Christ... « Jésus-Christ, Jésus-Christ! » Quelle dilection dans la répétition de ces mots. Le mystère de Jésus est bien pour Pascal ce que Jésus l'a voulu : un mystère d'amour. Et cet amour de Pascal vraiment le brûle, Pascal, ardent, violent, renfermé, exclusif et, dans sa suavité un peu farouche. Le fidèle accepte tout de sa foi, dogmes comme pratiques et obligations; le fon-

dement en reste cet amour unique et irremplaçable, l'attachement invincible à l'humanité souffrante de Dieu.

Telle semble bien la tonalité de cette vie mystique de Pascal. Et la preuve que c'est bien une vie mystique, c'est que nous lui voyons les départs, les variations et les courbes auxquelles les subtiles analyses de tant de saints nous ont introduits. C'est la joie du contact premier, le jaillissement de l'étincelle, puis c'est l'étincelle qui s'éteint et la marche dans l'obscurité, les brefs retours de la lumière, les compensations — inoubliables il est vrai — à travers les épreuves, jusqu'à la délivrance dernière, la figure la plus haute enfin de la vie héroïque.

Pascal a connu tout cela. Aussitôt touché aussitôt abandonné, aussitôt comblé aussitôt démuné, sauf de sa passion et de sa patience. Il se tourne, naturellement, vers cette sœur dont il a un moment contrarié la vocation. Jacqueline est à Port-Royal depuis deux ans, depuis 1652. Avec quelle joie anxieuse, n'a-t-elle pas suivi les démarches de son frère encore hésitant et lassé surtout d'un grand dégoût du monde! « Je remarque en lui, écrit-elle, le 8 décembre 1654, une humilité et une soumission, même envers moi qui me surprend⁷. » Elle l'a remis à la conduite de Singlin et il est frappé un jour d'un sermon de ce prédicateur qui touche, avec une opportunité surprenante, à sa préoccupation la plus intime du moment. C'est du merveilleux : tout n'est-il pas merveilleux dans la foi? Toujours est-il qu'il cherche encore, même après avoir trouvé, ou plutôt qu'il attend, qu'il confie à sa sœur et c'est en janvier 1655 « ... qu'il sentait bien que c'était sa raison et son propre esprit qui l'excitaient à ce qu'il connaissait le meilleur que non pas le mouvement de celui de Dieu...⁸ »

Il a dit, ou à peu près, qu'il fallait faire les gestes de la foi pour obtenir la foi, qu'il fallait se mettre à genoux pour que la prière vienne. Quel que soit son état, il va conformer sa vie à sa foi. Il demande une place à Port-Royal et Port-Royal semble montrer quelque hésitation à

le recevoir : la mère Angélique a gardé le souvenir de l'opposition qu'il a faite à la vocation de Jacqueline. Il y est pourtant dès cette année 1655 parmi les solitaires; on lui a donné un directeur qui est M. de Saci, « il assiste à tout l'office, nous dit Jacqueline, depuis primes jusqu'à complies sans qu'il sente la moindre incommodité de se lever à cinq heures du matin ». Au juste, il partagera son temps entre Port-Royal et Paris où il a conservé une demeure. Mais ce qui importe, c'est son genre de vie qu'il a radicalement et invariablement changé. « Il commença dès lors, dit Gilberte, comme il fit toujours depuis, à se passer du service de ses domestiques autant qu'il pouvait. Il faisait son lit lui-même, il allait prendre son dîner à la cuisine, et le portait à sa chambre, il le rapportait; et enfin il ne se servait de son monde que pour faire la cuisine, pour aller en ville, et pour les autres choses qu'il ne pouvait absolument faire. Tout son temps était employé à la prière et à la lecture de l'Écriture Sainte : et il y prenait un plaisir incroyable. Il disait que l'Écriture sainte n'était pas une science de l'esprit, mais une science du cœur, qui n'était intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit et que tous les autres n'y trouvent que de l'obscurité. »

Témoignage bien précieux encore. Nous y voyons exposée avec une simplicité touchante, l'économie de la vie matérielle et spirituelle, les deux désormais ne font qu'une, à part quelques brefs retours aux recherches techniques. Cette intelligence puissante et aiguë se voue à l'étude des seules lettres saintes, non point par vaine curiosité ou simplement pour s'y instruire, mais pour suivre, pour recevoir le conseil ou le précepte et passer à l'application. « Les choses saintes aux saints » disait-on dans l'Église primitive au moment de la communion, et en faisant sortir ceux qui ne devaient pas y prendre part. Le mot s'applique à l'Écriture. Le fidèle seul en découvre le sens et la vraie substance, et c'est pourquoi il y peut prendre son unique nourriture. Jésus a voulu qu'elle fût fermée aux autres afin de confirmer leur perte. Ainsi de son temps les paraboles : il les découvrait aux disciples

tandis qu'il les laissait closes pour ceux dont les yeux devaient rester fermés. Pour Pascal, le sceau s'est rompu et il boit à la source.

La vie du chrétien est une vie adorante, pénitente; et aussi militante. Sa devise est celle de la Kundry de *Par-sifal* : « Servir ». Le service n'a jamais chômé : toujours il a fallu s'armer, et contre soi et contre les autres. Lorsque Pascal y entrait, il y avait des adversaires dans la maison; il y avait, pour les nommer, les « libertins », et les Jésuites. Parlons mieux : il y avait des négateurs dont la négation, de l'Eglise, passait jusqu'à Dieu, et une certaine façon de se comporter dans l'Eglise, disaient des âmes pieuses, qui ne la ruinait pas moins. Pascal s'enrôla et porta ce double fruit : les *Provinciales* et les *Pensées*.

La première des *Provinciales* paraissait le 23 janvier 1656. Nous verrons ce que c'était. Ce qui nous importe ici, c'est ce que Pascal y apportait. Lui-même, tout lui-même, tout son génie, tout son talent, toute sa sensibilité. Nous le savons, sur des sujets spéciaux, il ne travaille que de seconde main. On lui découpe sa matière, on lui fournit ses textes, on lui éclaircit les points en litige, on lui découvre les chemins par où il pourra se ruer à l'assaut de la forteresse. Mais il a compris avant qu'on ait parlé; il s'est enflammé avant qu'on ait mis le feu. Il sent le péril de sa cause — pour lui la cause de Dieu — et la nécessité d'écraser l'ennemi. L'indignation, la colère ne font qu'accroître sa lucidité. D'où ces pages incomparables et, aujourd'hui encore — alors que nous en semblons si loin — pleines de vie.

Justes ou injustes, nous aurons à l'examiner aussi et nous verrons que ce ne sera pas si décisif, que la dispute n'est point entre deux partis qui s'affrontent, que ce qui compte c'est le problème qui est posé ou rappelé, problème toujours renaissant, en effet et qui engage le fond et la forme de toute la vie chrétienne, et où les adversaires, même s'ils se calomnient ou se défigurent, sur le principe, sur la fin à poursuivre demeurent d'accord. Cela Pascal le sent et c'est cela seul qui le détermine. D'où sa sainte

colère, colère qui va moins aux personnes qu'à l'esprit, un esprit capable de fausser le sens de la destinée humaine, mais qui ne pouvait manquer de se reverser sur les personnes. Pascal a bien l'exécration du Jésuite : une exécration totale, impitoyable et, pourrait-on dire joyeuse. Cette haine est dictée uniquement par le danger où il voit mise sa cause, nullement par l'esprit de parti. Et cela est capital si on le veut bien connaître.

Il a protesté quand on lui a allégué qu'il était de Port-Royal et on l'a accusé de mentir. Il ne mentait point, alla-t-il contre la matérialité du fait. Même si Port-Royal était dans le vrai, il se mêlait à sa vérité un certain esprit de secte qu'il ne put éviter, qui se glissa au sein de sa vertu et jusque dans son sacrifice et dont Pascal resta indemne. Si Pascal combattit pour une secte, il n'en fut point. Il garda au débat toute sa hauteur, toute sa profondeur, même s'il le faussa; il fut par excellence le combattant désintéressé. Ses amis s'en aperçurent et, plus ou moins consciemment, lui en voulurent. Et nous touchons ici un point délicat de leurs rapports.

Ce fut dans l'hiver de 1661 à 1662 qu'un dissentiment se marqua et à propos du fameux *Formulaire* qu'on imposait à la signature des religieuses. On sait que ce formulaire concernait cinq propositions extraites de Jansénius et condamnées comme hérétiques : Port-Royal contestait seulement qu'elles fussent dans Jansénius, ce que le formulaire semblait impliquer. D'où sa fameuse distinction entre le fait et le droit. Il cédait sur le droit : il se réservait sur le fait et voulait le marquer par une note accompagnant la signature. C'est à propos de cette note qu'Arnauld et Nicole d'une part, Domat et Pascal de l'autre s'affrontèrent. Les uns la voulaient en termes subtils et enveloppés, plus implicite qu'explicite; les autres, franche, nette, et coupant court à toute confusion. Ainsi, à l'esprit *logique*, d'Arnauld, selon M. Brunschvicg⁹, esprit qu'il faudrait plutôt classer ici dans l'ordre de la psychologie, se serait opposé l'esprit *géométrique* de Pascal.

Nous croyons qu'il convient de dépasser ces termes ou

d'y voir des différences plus significatives que celles qu'ils expriment. Pascal d'abord voyait dans l'attitude qu'on proposait une certaine indécision dont pourrait profiter l'adversaire et l'événement montra qu'il n'avait pas tort. Mais surtout il lui parut qu'on était trop adroit, trop timide quand il s'agissait de la vérité, qu'on y gardait trop de ménagements, et que le devoir était de l'imposer avec plus de rudesse. Il ne pensait pas à autre chose : les autres pensaient de plus aux intérêts de leur corps, aux dangers que courait ce cher Port-Royal.

Nous retrouvons Pascal tel que nous l'attendions. Nous aurons l'occasion de revenir sur la doctrine et les subtilités excessives qui étaient là mises en jeu. Ce qui nous retient pour l'heure, c'est l'homme. Voyons-le, à la lettre, dans cette réunion où l'on vient de discuter si passionnément, et après que chacun se fut rangé « au sentiment de M. Arnauld et de M. Nicole ».

« M. Pascal qui aimait la vérité par-dessus toute chose, qui d'ailleurs était accablé d'un grand mal de tête qui ne le quittait point, qui s'était efforcé pour leur faire sentir ce qu'il sentait lui-même, et qui s'était exprimé très vivement malgré sa faiblesse, fut si pénétré de douleur qu'il se trouva mal, perdit la parole et la connaissance. » Et comme on lui demandait ensuite les causes de cette faiblesse : « Quand j'ai vu, répondit-il, toutes ces personnes là que je regardais comme étant ceux à qui Dieu avait fait connaître la vérité et qui devaient en être les défenseurs, s'ébranler et succomber, je vous avoue que j'ai été si saisi de douleur que je n'ai pu le soutenir, et il a fallu y succomber...¹⁰. »

C'est encore Marguerite Périer qui parle et qui fait parler Pascal. Si elle arrange un peu les paroles, elle n'invente pas l'évanouissement. Et il y a ici plus qu'une anecdote : il y a une vue pathétique sur un caractère, sur une âme pour qui rien ne compte plus en dehors de cette vérité où elle s'est donnée.

Port-Royal estimait beaucoup Pascal et savait s'en sér-

vir; il s'estimait lui-même au-dessus et nous verrons au passage Nicole le traiter avec quelque désinvolture : « Déjà, lorsqu'il écrivait les *Provinciales*, nous rappelle M. Brunschvicg, il avait souffert des critiques exprimées par des amis de Port-Royal, peut-être par les religieuses elles-mêmes, où transparaisait la crainte d'un défenseur compromettant...¹¹ » C'est une autre inquiétude encore que donne un Pascal celle de la passion et celle de la pureté. On veut des convictions absolues et désintéressées mais quand elles se présentent vraiment, quand elles se montrent prêtes à tout sacrifier à l'idéal ou à la vérité, qu'elles passent à l'action, on s'effraye et on recule. L'homme commun n'est pas à la hauteur de son désir.

Y eut-il rupture entre Pascal et Port-Royal, y eut-il surtout désaveu de Port-Royal par Pascal? Ici encore, on a trop vite répondu dans un sens ou dans l'autre. Le chanoine P. J. Montbrun a réuni les principaux éléments du problème dans une des *Explorations circum pascaliennes*¹², d'Ernest Jovy, s'il en a esquissé une solution un peu rapide. Voici les faits et les textes. Le 7 janvier 1665, Beurrier, curé de Saint-Etienne-du-Mont, qui avait assisté Pascal à ses derniers moments, mandé auprès de son archevêque M. de Péréfixe, y signait une déclaration où, à propos du défunt, on pouvait lire ces lignes : « De plus, il lui a dit (à lui Beurrier) dans une conversation familière qu'on l'avait embarrassé dans le parti de ces Messieurs, mais que depuis deux ans il s'en était retiré parce qu'il avait remarqué qu'ils allaient trop avant dans les matières de la grâce et qu'ils paraissaient avoir moins de soumission qu'ils ne devaient pour notre saint Père le Pape, que néanmoins, il gémissait aussi de ce qu'on relâchait si fort la morale chrétienne, et que depuis deux ans il s'était tout à fait attaché aux affaires de son salut, et à un dessein qu'il avait contre les athées et les politiques de ce temps en matière de religion. » Ces propos, qu'on avait promis de tenir secrets, étaient divulgués et Port-Royal protestait. Beurrier s'expliquait, ou se démentait presque, puisque ces mots, dans ses *Mémoires* prennent ce ton plus

anodin. « Pour ce qui est des matières de ce temps, je lui dis (à Pascal) qu'en la première conférence que j'eus avec lui, il m'avait témoigné bien de la douleur de voir la division entre les enfants de l'Eglise, sur les matières de la grâce, de la prédestination et de l'autorité du Pape, qu'on l'avait voulu engager dans ces partis, et que, prudemment, il s'en était retiré pour travailler à son salut et à la conversion des impies et des hérétiques... »

« On voit tout de suite, note Ernest Jovy, les différences des *Mémoires* et de la Déclaration. Pascal ne se retire plus de ses amis, mais des disputes, et il s'en retire non plus parce que ses amis vont trop avant, mais ayant peur lui-même, « d'en dire trop ou trop peu »; au lieu de Port-Royal, c'est Pascal que Beurrier met en cause...¹³ ».

On a tiré de ce pauvre Beurrier ce qu'on a voulu selon qu'on tentait d'effacer ou d'accuser le dissentiment de Pascal et de Port-Royal et l'on a dit tantôt qu'il avait menti, tantôt qu'il avait compris de travers. Avant d'en venir au fond, nous nous permettrons une observation qu'il nous paraît étrange qu'on n'ait point faite. Pascal est donné ici comme se refusant à suivre ses amis parce qu'ils vont trop loin, et, selon l'interprétation présentée plus haut, il s'en séparait parce que c'était lui qui allait trop loin et que c'étaient eux qui ne voulaient plus suivre. Que croire?

Simplement qu'il ne faut pas s'en tenir à des détails contradictoires et, encore ici, élever le débat. Pascal a pu être touché par tel ou tel incident : sa préoccupation dépassait la circonstance. Il avait l'esprit assez aigu et il s'avavançait assez dans sa vie intérieure pour s'apercevoir que cette lutte qu'il menait, s'il y soutenait la bonne cause, il devait pourtant y employer des armes humaines, s'y trouver mêlé à des intérêts humains, emporté plus peut-être que ne le permettait la charité, enfin y agir en quelque manière en partisan. Il a pu croire, pressé d'autre part de la maladie, que l'heure d'une retraite décisive et plus étroite où il se retrancherait seul avec son Dieu était venue. C'est pour cela qu'il ne nous surprend point d'entendre Beurrier nous dire que depuis deux ans son pénitent avait

fait une retraite particulière passant « plusieurs semaines dans les grands exercices spirituels », faisant une confession générale et de grandes aumônes, vendant ses meubles et enfin se retirant chez sa sœur pour y vivre sans autre préoccupation que celle de son salut. « Il fonda le règlement de sa vie, ajoute le témoin, sur les principes évangéliques qui sont premièrement de renoncer à soi-même, à tout plaisir, à toute superfluité, et à la vaine gloire; deuxièmement de faire tout ce qu'on peut faire de bien dans une pure vue de Dieu, pour son amour et pour se perfectionner, troisièmement d'aimer son prochain et sa propre âme d'un amour désintéressé dans la vue de Dieu¹⁴. » Nous voulons bien que ces principes fussent depuis longtemps ceux de Pascal et qu'il ne s'agisse pas là d'une nouvelle « conversion ». Mais le cours des choses et les progrès d'une âme toujours tendue vers la perfection justifient assez ce redoublement d'austérités, ces derniers retranchements. Quels que soient mes sentiments à l'égard des disputes en cours, des adversaires qui s'y mêlent, des catastrophes même qui s'y annoncent, Pascal comprend qu'il est temps de les ensevelir dans le silence et, après un acte de soumission aux puissances établies, de les oublier, de les fondre dans ce suprême colloque où il se trouve avec le Maître à qui il doit en rendre compte bientôt.

Pascal, en effet, se retirait chez sa sœur, Mme Périer et y suivait avec une inflexible rigidité ce programme. Il abordait aussi vaillamment la mort qu'il avait mené et supporté la vie. Il n'aspirait qu'à recevoir avec le dernier sacrement ce corps de Jésus-Christ où il avait placé toute l'explication et la seule délectation du monde. Beurrier lui dit en lui apportant le viatique : « Voici celui que vous avez tant désiré. » Paroles bien significatives et singulièrement à leur place, de ce prêtre qu'on nous dit pour le moins si étourdi.

Pascal mourait ainsi sur notre montagne Sainte-Genève le 19 août 1662. Que fut en lui cette foi qui l'avait possédé si complètement? Il semble d'abord qu'elle ait été

absolue, sans hésitation ni retour depuis cette nuit où il en avait marqué la certitude. Le doute pascalien, répétons-le, s'il y en a un, est un doute hypothétique, pédagogique, épistémologique : il intervient à titre de manœuvre et comme moyen de discussion; il ne se pose que pour se détruire. Montaigne et le pyrrhonisme ne sont rappelés qu'afin qu'il soit vu qu'ils ne tiennent pas devant la simple raison, encore moins devant la révélation, et qu'il suffit de les pousser dans le sens de leurs principes pour qu'ils s'évanouissent. Leur tranchant s'émousse sur l'armure dont la foi a revêtu ce fidèle.

Foi entière, intégrale, pareille à celle des plus humbles et acceptant tout, aussi simplement. La preuve historique, la preuve par la prophétie, la plus délicate et celle qui présente le mieux le flanc à l'adversaire, sera une des articulations de l'Apologie; le miracle sera reçu dans toute sa littéralité, dans tout son sens, dans toute sa force. A ce dernier sujet, Pascal pose à Saint-Cyran, par l'intermédiaire de M. de Barcos¹⁵, des questions qui montrent à quel point et de quelle manière il le prend au sérieux : « S'il faut, pour qu'un effet soit miraculeux, qu'il soit au-dessus de la force des hommes, des démons, des anges, et de toute la nature créée, si les hérétiques, déclarés et reconnus, peuvent faire de vrais miracles pour confirmer une erreur. » Lui-même travaille la matière et y applique la subtilité de son esprit : « Ainsi j'appelle *effet miraculeux*, dit-il, la guérison d'une maladie faite par l'attouchement d'une sainte relique, la guérison d'un démoniaque, faite par l'invocation du nom de Jésus, etc... parce que ces effets surpassent la force naturelle des paroles par lesquelles on invoque Dieu et la force naturelle d'une relique, qui ne peuvent guérir les malades et chasser les démons. Mais je n'appelle pas miracle de chasser les démons par l'art du diable; car quand on emploie la puissance du diable pour chasser le diable, l'effet ne surpasse pas l'effet naturel des moyens qu'on y emploie... »

Et ce miracle, non seulement il le croit encore possible, mais il l'espère et attend le sien. Lorsque sa nièce est

guérie par la « sainte épine » d'une fistule lacrymale, il ne s'étonne point, il rend grâce seulement et exulte, il est dans le ravissement du triomphe : « Il me semble, écrit-il à Mlle de Roannez, que vous prenez assez de part au miracle pour vous mander en particulier que la vérification en est achevée par l'Eglise, comme vous le verrez par cette sentence de M. le grand vicaire...¹⁶. »

Ainsi croit ce savant. Quelle leçon pour nos savants ! C'était un géomètre nous dira-t-on, non un biologiste. Mais Pasteur, lui, l'était, biologiste...

Il y a à considérer ce que la religion fait de l'homme, par rapport à Dieu, puis de l'homme par rapport à lui-même. Le premier point touche à la prière et à la vie mystique, l'autre à la conduite et à une morale plus commune. A ceci nous devons seulement nous borner. Nous renvoyons, pour « la Prière de Pascal » à l'admirable chapitre, sous ce titre, de l'abbé Bremond au quatrième volume de son *Histoire littéraire du sentiment religieux*. Nous aurons à utiliser d'ailleurs ce travail et à y défendre un peu Port-Royal, attaqué là encore avec une noire malice par un adversaire irréconciliable : retenons-en ici qu'il y est justement noté que la vie religieuse de Pascal a été surtout « sensible » et touchée par l'amour divin, dans l'espèce l'amour du Christ.

Comment Pascal sent et entend sa vie religieuse nous le savons par lui-même. En deux ou trois pages d'une substance précieuse sur la *Conversion du Pécheur*¹⁷, il nous dit ce que c'est que « la première chose que Dieu inspire à l'âme qu'il veut toucher véritablement », et que c'est « une connaissance et une vue toute extraordinaire par laquelle l'âme considère les choses et elle-même d'une façon toute nouvelle ». Le premier fruit de cette nouveauté est la crainte. Les choses périssables sont vues, en effet, comme périssables et il apparaît que les jouissances qu'elles procurent étaient aussi dangereuses que précaires. On se tourne donc ou on décide de se tourner vers d'autres joies. Mais celles-ci demeurent languissantes. Cette âme « trouve encore plus d'amertume dans les exercices de

piété que dans les vanités du monde. D'une part, la présence des objets visibles la touche plus que l'espérance des invisibles, et de l'autre la solidité des invisibles la touche plus que la vanité des visibles. Et ainsi la présence des uns et la solidité des autres disputent son affection, et la vanité des uns et l'absence des autres excitent son aversion, de sorte qu'il naît dans elle un désordre et une confusion... »

Cette juste vue des valeurs toutefois amène leur retournement et chaque chose est remise à sa place. On reconnaît cette erreur où l'on a vécu et où vit presque tout le monde et qui est l'amour du monde; on apprend qu'en Dieu seul se trouve le souverain bien; on entre « dans la vue des grandeurs de son Créateur, et dans des humiliations et des adorations profondes... »; on rend grâce d'avoir été tiré de son illusion et restitué à une vision véritable. L'âme supplie Dieu qu'après s'être découvert il la conduise. « Car comme c'est à Dieu qu'elle aspire, elle aspire encore à n'y arriver que par des moyens qui viennent de Dieu même, parce qu'elle veut qu'il soit lui-même son chemin, son objet et sa dernière fin... »

... *Par des moyens qui viennent de Dieu même...* Remarquez ici l'appel mystique, le désir d'un mouvement se propageant de Dieu à l'homme et rendant inutile la marche tâtonnante de la raison, substituant l'illumination à la méditation. Pascal a connu cet état, il en a gardé le souvenir et il en goûte encore après la puissante douceur. Cette remembrance, cette requête, il les marquera partout et dans sa vie comme dans son œuvre, Nous les retrouvons dans ces fragments qui nous restent des lettres à Mlle de Roannez, d'une spiritualité si pleine et si compréhensive. Il y dit la merveille de cette grâce toujours nouvelle parce que toujours renouvelée, telle que l'acquis ancien ne peut subsister que si la source continue de s'en répandre sans s'arrêter; il explique ce mystère nécessaire d'un Dieu en même temps découvert et caché, mystère rendu plus impénétrable encore par la merveille de l'Incarnation, de sorte que ce Dieu « demeuré caché sous le voile

de la nature... s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité », et qu' « il était bien plus reconnaissable quand il était invisible, que non pas quand il s'est rendu visible ».

« Toutes ces choses couvrent quelque mystère, ajoutez-il, toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les chrétiens doivent le reconnaître en tout. Les affections temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnaître et servir en tout; et rendons-lui des grâces infinies de ce que s'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous. »

Textes admirables de Pascal, toujours plus neufs aussi, toujours plus abondants, plus riches, plus profonds, qui ne lassent point, dont chaque lecture fait jaillir une lumière inattendue. Ce qui d'abord y apparaît c'est que pour lui, après Dieu, après que Dieu est venu, l'univers n'a plus été peuplé que par Dieu. Joie de la révélation première, puis inquiétude sur cette destinée surnaturelle qui s'est ouverte, puis adoration et mépris de tout ce qui s'écarte de l'objet de cette adoration. Mépris et oubli. Les yeux du chrétien seuls voient où les autres yeux restent fermés, seuls ouverts aux clartés éternelles, seuls distinguant la réalité du néant et restituant leur exacte couleur à chaque chose. L' élu sait le prix de son élection; il sait aussi comment il y faut répondre. Il a tout reçu, il doit tout donner; il occupe sur la terre une place privilégiée, il ne lui reste plus qu'à s'y comporter en conséquence.

Dès que Pascal est chrétien, il se conduit strictement en chrétien, et il déduit les suites avec la rigueur de son esprit mathématique. Plus rien que Dieu et tout en fonction de Dieu. Nous ignorons le fond de sa vie mystique; nous savons l'économie de sa vie pratique : sa religion y conditionne tout. En a-t-il reçu les consolations suprêmes, a-t-il goûté les faveurs des saints, le retour des joies de l'illumination première? C'est possible. Il ne nous le dit pas : ce qu'il laisse voir, plus austère, n'est pas moins édi-

fiant. C'est une vie rigide, d'où a été banni tout ce qui ne tenait pas de quelque manière à l'essentiel, où la part purement terrestre a été réduite dans une incroyable mesure, où pas une parole, pas un acte, pas un geste, pas un souffle n'a été détourné de Dieu, ou n'a pu en détourner. Ne voyons pourtant là rien de farouche. Songeons que dans cette absence universelle subsiste une éternelle présence, que ces glaces proviennent d'une intime ardeur, que ce qui est ôté au monde par l'austérité lui est rendu par la charité. La vie de Pascal, dictée par sa religion, a été une vie d'œuvres et de pénitence. Il faut ne rien comprendre au christianisme pour la désapprouver ou s'en étonner. Ce christianisme est devenu un mode de la civilisation, il a pris son aisance et ses facilités, il a composé avec le social, le politique avec le mondain, il s'y est même oublié. Des hommes comme Pascal en rappellent le rôle et la nature pendant qu'ils donnent un exemple de la conformité où l'on devrait tenir la conduite et la pensée. Nous remonterons à la source où s'est alimentée cette religion toute personnelle et la grave question que pose cette sévérité qu'elle a prise et dont on l'accuse. En tout cas, nous la voyons agir dans un des modèles où elle s'est le plus parfaitement illustrée, nous constatons qu'un de ses premiers effets a été de devenir une règle de conduite. Certainement, elle a trouvé en Pascal un terrain favorable et des dispositions naturelles, elle y a montré aussi tout ce qu'elle était propre à obtenir de la personne. La religion de Pascal l'a pénétré, l'a pétri, et sans rien amoindrir de cette personnalité puissante, l'a au contraire plus accusée mieux restituée à elle-même. Et, par un phénomène particulièrement significatif ici, elle s'est unie à son caractère jusqu'à en devenir le fondement.

III

Il semble qu'on ait défini entièrement Pascal quand on a dit que c'était une intelligence géniale et un cœur brûlant. Encore faut-il prendre ces mots dans toute leur

Extrait du Catalogue

BLAISE PASCAL

DISCOURS DE LA CONDITION DE L'HOMME. Ce qui reste du Manuscrit en reproduction phototypique et Restitution par P.-L. COUCHOUD.

Un vol. in-f° couronne (23,5×37) de 152 pages, dont 42 planches en phototypie.

Tirage limité à 1600 exemplaires sur vélin de Renage, numérotés.

PIERRE HUBERT

CET EFFRAYANT GÉNIE... L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DE BLAISE PASCAL.

Un vol. in-16 de 264 pages, illustré de 16 figures in texte et 16 planches hors texte en héliogravure.

FORTUNAT STROWSKI

de l'Institut

PASCAL. Édition définitive des Œuvres complètes, en 3 vol. in-8° carré.

I. BIOGRAPHIE - ŒUVRES SCIENTIFIQUES.
CII-434 pages. (épuisé)

II. LES PROVINCIALES - ÉCRITS SUR LA GRACE. XXIV-474 pages.

III. LES PENSÉES - LES OPUSCULES DE PIÉTÉ - LA CORRESPONDANCE. XXVI-488 pages.

Éditions Albin Michel

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

